

Pour le centenaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de vieille date, voulut un peu s'amuser et amuser quelques personnes qui étaient dans son cabinet.

— Eh bien, Pierre, lui dit-il, as-tu bien dormi ?

— Pas tant, Monsieur le préfet.

— Tiens ! qu'as-tu eu ? Avais-tu soif ?

— Oh ! c'est pas ça, Monsieur le préfet, mais j'ai fait un crouïe rêve.

— Eh bien ! raconte-le-nous.

— Oh ! j'ose pas, Monsieur le préfet.

— Que oui, dis seulement.

— Enfin !... Pensez-voilà que j'ai rêvé que j'étais eu mô. Naturellement, j'avais été en enfer, vous devez croire. Et pi, sans penser plus loin, je m'étais assis à n'un coin, quand un diable est venu me pousser en me disant : « Tire-toi de là, Pierre, vois-tu pas que c'est la place au préfet d'Echallens, y a son nom sur le banc. »

Pauvre Pierre, il est mort et il n'a pas laissé un grand vide. Tout de même, il méritait plus de pitié que de sévérité.

PIERRE D'ANTAN.

On homo dé tépa.



Sebailla ce quel'est qu'on homo de tépa ?

Vo sède prau que lài ia bin dâi espèces d'homos : dâi z'homos dè conscèce, dâi crouïes homos, dâi z'homos de la metzance, dâi z'homos dè rein, dâi z'homos dè pou dè tzoûse avoué rein. Lài ia assebin dâi z'homos dè tépa.

Ein autom lè Dzoratai dâi coutzets de Lavaux ant l'habitude d'écouenna lè tsamps devant de lè veri po fère quemeint ie dâi dau novalu. Ye bourlant la tépa avoué la motta et la terra po fère dinse dâi ballé chindres et reimpiaci lo fémé qu'on po veindre au vegnolans de pè lè bas.

La tépa, a-t-o bin ohu, lè dan on gros bocon dè gazon quemeint on ein trôve dein lè vilhes piautztes.

Et quand on té dera : « Salut m'n'ami, porta té bin, ti on homo dé tépa », té foudra lire bin conteint ; cé vaut dère que ti asse solido que le pillie bi gazon dâi vilhes piautzés, on homo d'attaque, on bon diabblio, se te vau et na pas ion de eliau gringalets to prins qu'on ne sa pas mime ein quò sant fé.

Sè trôvant tant pè sti mondo qu'on ne pau pas lau dère : té, ti on homo dé tépa !

DJAN-DANIET.

Vevey, le 26 février 1902.

Messieurs les rédacteurs du *Conteur vaudois*, à Lausanne.

L'article qui a paru dans le dernier numéro de votre journal, sous le titre : *Les vents du Léman*, me rappelle une anecdote assez jolie, anecdote authentique et qui, je le crois, n'est pas très connue.

M. Eiffel (de la tour), qui possède, on le sait, une villa à Vevey, avait fait venir, de Marseille, une petite embarcation à voile. Estimant que nos matelots ne seraient pas capables de conduire cette embarcation, il la fit accompagner de deux marins pur sang Marseillais. Ces pauvres diables étaient tout désorientés et ne connaissaient absolument pas les vents.

Un jour que la bise noire soufflait dure et âpre, l'un d'eux, s'adressant à un des matelots du pays, avec lesquels ils n'avaient pas tardé de faire bonne connaissance, lui dit :

« Et ben, Potard, qué que c'est que ce vent-là ? »

— C'est la bise noire.

— Tê ! mon bon, la bise noire !

Quelques semaines plus tard, le vent blanc

donnait en plein, soulevant des vagues magnifiques, qui, par un beau soleil, faisaient voir leurs crêtes écumeuses et le lac dans toute sa beauté.

« Et ben, Potard, c'est pas la bise noire, ça ? »

— Non, c'est le vent blanc.

— Comment que tu dis ?

— Oui, le vent blanc.

— Ah ! coquine de Dios, ces matelo's suisses y sont plus forts que nous. Ils connaissent les vents z'à la couleur.

Veillez, Messieurs, etc. A. VALLON.

Pour le centenaire.

Nous avons reçu déjà quelques lettres en réponse à notre questionnaire relatif à l'organisation des fêtes populaires de 1903. L'espace limité dont nous disposons ne nous permet pas de les publier toutes en entier.

Moudon, 20 février 1902.

Lausanne aura, après les fêtes du 14 avril, de nouvelles réjouissances, en été. Sa population assistera, à Beaulieu, à une grande représentation en plein air. Ce spectacle-là sera organisé avec le concours des autorités. Ne pourrions-nous pas avoir quelque chose d'analogue dans chacun des chefs-lieux de district ? Non une représentation officielle, mais préparée et donnée par des amateurs, appuyés par le public. Ça pourrait être une pièce de circonstance d'un auteur du crû et cela n'en aurait que plus de saveur. X.

Echallens, le 18 février 1902.

Que diriez-vous, monsieur le rédacteur, d'un pique-nique général de chaque ville ou village, qui aurait lieu en juillet ou en août, dans quelque site approprié à une agape de ce genre ? On ne bâtirait aucune cantine ; chacun dînerait sur l'herbette du contenu de son sac ou de son panier. Il y aurait naturellement échange d'aimables procédés entre pique-niqueurs : l'un offrirait de son « petit-salé » en échange d'une aile de poulet ; un autre passerait des beignets et recevrait des « têt-faits » ; bref, ce serait du socialisme des plus courtois. La promenade au lieu du champêtre ou sylvestre festin, la sauterie qui ne manquerait pas de « s'emmancher » une fois les estomacs patriotiquement lestés, contribueraient encore au charme de la journée. Encore une fois, que vous en semble ?

Villeneuve, 21 février.

Que le 14 avril 1903 soit la fête des vieux et qu'on réserve à la jeunesse un beau dimanche d'été.

Lausanne, 25 février.

Voulez-vous permettre à un vieillard, qui ne sera sans doute plus là pour fêter le centenaire de 1803, de vous soumettre une idée ? Je voudrais qu'aux réjouissances populaires de l'année prochaine, que je souhaite aussi grandioses que possible, se mêlât quelque œuvre durable. Plantons, cette année-là, sur le bord de nos routes, aux abords des villes et des villages notamment, le plus d'arbres, arbres fruitiers ou autres, que nous pourrions. Les plus grands des écoliers, sous la conduite de leurs maîtres, se chargeront volontiers de ce travail. On arrache trop d'arbres, de nos jours, et on n'en plante pas assez. Faisons le contraire, et notre beau pays en deviendra mille fois plus beau : les arbres du centenaire le fleuriront comme un gigantesque bouquet au mois de mai, et lui donneront leur fraîcheur en été et l'éclat de leurs feuilles d'or en automne.

LE PÈRE J....

Nous remercions nos obligeants correspondants d'avoir bien voulu nous communiquer leurs idées. Aux comités qui ne peuvent tarder à se former de voir le parti qu'ils en peuvent tirer.

Un vrai succès.

Lausanne, après Morges, a confirmé l'éclatant succès de *La Nuit des quatre temps*. Dans cette œuvre, M. René Morax a, si nous pouvons nous exprimer ainsi, trouvé la véritable formule de ce genre de théâtre que nous nous plaisions à appeler

« national ». De la simplicité, du sentiment, de l'art et surtout beaucoup de sincérité ; on trouve tout cela dans *La nuit des quatre temps*. Et puis, ce qui fait le charme de cette œuvre, c'est qu'elle est le fruit d'une collaboration remarquable des trois arts principaux qui constituent l'art du théâtre proprement dit, la littérature, la musique et la peinture (le décor). Dans cette pièce, ces trois arts sont unis si intimement et dans des proportions si justes qu'on ne les saurait séparer. C'est ce qu'il faut. Chacun de ces éléments joue son rôle et rien que celui-là ; il n'empiète pas sur celui de ses collaborateurs, comme cela se voit trop souvent ; chacun d'eux intervient à point et, suivant le caractère de la scène, prend la première, la seconde ou la troisième place. Et ces questions de préséance sont si bien réglées, que seul l'effet voulu apparaît, harmonie admirable qui, nous en avons le sentiment, explique l'impression profonde et durable qu'emportent tous les spectateurs.

La Muse a monté la pièce avec beaucoup de soins, ne reculant devant aucun sacrifice, et l'interprétation ne le cède en rien à celle du *Club artistique de Morges*, de laquelle on a gardé le meilleur souvenir. *Lundi soir*, troisième représentation.

Boutades.

Au tribunal.

Le président (à l'accusé). — Alors vous demandez le renvoi de l'audience à huitaine, parce que votre avocat est malade ?

L'accusé. — Oui, monsieur le président.

Le président. — Mais, vous avez été saisi sur le fait. Que pourrait dire votre avocat pour votre défense ?

L'accusé. — Je serais justement très curieux de le savoir, monsieur le président.

Une vieille dame entre dans un compartiment de chemin de fer où déjà se trouve un monsieur, ayant à côté de lui un fusil.

La vieille dame très effrayée : « Au moins il n'est pas chargé, Monsieur, votre fusil ? »

— Si, Madame, je vais à la chasse.

— O ! miséricorde, un accident est si vite arrivé.

— Tranquillisez-vous, Madame, vous ne courez aucun danger ; je m'en vais mettre un bouchon au bout du canon.

La vieille dame tout à fait rassurée : « O merci, Monsieur. »

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Victor Hugo — sa mémoire tout au moins — a partagé avec MM. Morax et Monneron les honneurs de la semaine. Au *Kursaal*, succès constant de la revue : *En voiture pour Lausanne*. — Au *Théâtre*, *La nuit des quatre temps*, interprétée par *La Muse*, a fait deux salles combles. — M. Scheler, à la *Salle centrale*, et M. Darcourt, au *Théâtre*, ont dû refuser des billets à de très nombreux admirateurs du grand Hugo. La séance de la *Salle centrale* a été l'un des plus brillants succès de M. Scheler. « Il a, dit un de nos confrères, mis en relief le Victor Hugo croyant, tolérant, apôtre de la paix universelle, socialiste, et cela avec une éloquence si chaude qu'à plusieurs reprises il a été interrompu par de frénétiques applaudissements. » M. Scheler répêtera sa belle conférence la semaine prochaine. — Même enthousiasme au *Théâtre*, à la représentation d'*Hernani*, suivie d'un *à-propos* en vers, de M. Warnery, et d'un chœur : *A Victor Hugo*, paroles de M. Warnery, musique de M. Bischoff. Le couronnement du buste de Victor Hugo fut l'apothéose de cette mémorable soirée. Véritable triomphe, en un mot, dont MM. Warnery, Bischoff et Darcourt, l'habile organisateur de la fête, eurent leur bonne part. — *Demain, dimanche, même représentation.*



AVIS. — Les nouveaux abonnés, à dater du 1^{er} avril prochain (abonnement d'un an), recevront **gratuitement** le journal durant le mois de mars.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.